

Renaissance de l'École Autrichienne

7.1. Crise de l'analyse de l'équilibre et du formalisme mathématique

Les trois décennies, allant de la fin de la Seconde Guerre Mondiale à 1975, sont celles du triomphe de la « synthèse néoclassique-keynésienne » et du formalisme mathématique de l'analyse de l'équilibre, dans notre discipline. En effet, l'analyse de l'équilibre devient, durant cette période, la reine de la Science Économique ; il faut, toutefois, constater l'existence de deux grands courants en ce qui concerne l'utilisation de la notion d'équilibre par les économistes de cette époque.

Un premier groupe est dirigé par Samuelson qui, après la publication de ses *Fondements de l'analyse économique* (Samuelson, 1947), devient, avec Hicks, le pionnier de l'élaboration de la synthèse néoclassique-keynésienne. Samuelson embrasse explicitement la théorie de Lange et Lerner sur la possibilité du socialisme de marché (Samuelson, 1947 : 217 et 232), et accepte donc, sans réserve, la position qu'avaient adoptée ces auteurs néoclassiques face au défi posé par le théorème de l'impossibilité du socialisme, découvert par Mises. Samuelson se fixe, en outre, comme objectif explicite de reconstruire la Science Économique, en utilisant le langage mathématique ; cela le mène à faire de multiples hypothèses simplificatrices qui écartent de leurs modèles une grande partie de la richesse et de la complexité des processus réels de marché. Ainsi, peu à peu, le moyen que comporte l'analyse (formalisme mathématique) se confond avec le message, de telle sorte qu'on atteint la clarté syntactique au prix du contenu sémantique des différentes analyses économiques, et qu'on en arrive même à refuser le statut scientifique aux théories plus réalistes ou à l'économie littéraire (Boettke, 1997 :11-64).

Les théoriciens de ce premier groupe, auquel appartiennent aussi Kenneth

Arrow, Gérard Debreu, Frank Hahn et, plus récemment, Joseph Stiglitz, acceptent le modèle de l'équilibre concurrentiel en termes normatifs, comme l'idéal auquel devrait tendre l'économie, de telle sorte que, chaque fois qu'ils constatent que la réalité ne coïncide pas avec l'équilibre en concurrence parfaite, ils pensent avoir réussi à identifier une « défaillance du marché » ; celle-ci justifierait l'intervention *prima facie* de l'État, afin d'orienter la réalité vers l'idéal que représente le modèle de l'équilibre général.

Face à ce premier groupe, il se constitue, à l'intérieur du courant dominant, un deuxième groupe d'économistes, formé par les théoriciens de l'équilibre qui sont, toutefois, partisans de l'économie de marché. Cet ensemble d'économistes se regroupe, essentiellement, autour de l'École de Chicago et l'on trouve, parmi ses principaux représentants, des auteurs comme Milton Friedman, George Stigler, Robert Lucas et Gary Becker ; le point de vue économique serait, pour eux tous, exclusivement constitué par le modèle de l'équilibre, le principe de la maximisation et l'hypothèse de constance.

La réaction de ces économistes, qui, bien que théoriciens de l'équilibre, défendent l'économie de marché face à la théorie des « défaillances du marché » du premier groupe, consiste à maintenir la thèse selon laquelle le modèle d'équilibre est très proche de la réalité ; ils explicitent également, suivant les postulats de l'école du choix public, que les défauts du secteur public seraient, en tout cas, supérieurs à ceux qu'on pourrait identifier dans le secteur privé.

Les théoriciens de l'École de Chicago croient, ainsi, s'immuniser contre l'attaque des théoriciens des défaillances du marché, et pensent démontrer, par leur analyse que l'intervention de l'État dans l'économie n'est pas nécessaire. D'après eux, si la réalité est très semblable à l'équilibre concurrentiel, le marché réel serait efficient dans le sens parétien et il ne serait pas nécessaire d'y intervenir ; surtout s'il semble que l'action combinée de politiciens, votants et bureaucrates ne soit pas exempte, elle non plus, de graves défauts.

Cela étant, la posture de ces deux groupes du courant dominant est très critiquable du point de vue de la conception dynamique du marché de l'École Autrichienne.

Ainsi, les autrichiens manifestent, en ce qui concerne les modèles des théoriciens de l'École de Chicago, que tout le travail repose sur les hypothèses de départ : équilibre, maximisation et constance. Les autrichiens argumentent qu'avant de conclure que la réalité est très proche du modèle d'équilibre, les théoriciens de Chicago devraient développer une théorie sur le processus réel de marché, qui expliquerait pourquoi il est proche de l'équilibre, si tant est qu'il en soit ainsi dans la réalité. C'est-à-dire que les théoriciens de Chicago pèchent par leur utopisme, et se montrent inutilement vulnérables, sur de nombreux points, face à leurs opposants idéologiques du premier groupe, en un certain sens plus réalistes qu'eux.

Mais les théoriciens néoclassiques des défaillances du marché commettent aussi, du point de vue de l'École Autrichienne, des erreurs importantes. Ce groupe de théoriciens, en effet, ignore les effets dynamiques de coordination qui, stimulés par la fonction entrepreneuriale, existent dans tout marché réel. Ils croient possible, d'une certaine manière, de s'approcher de l'idéal de l'équilibre général grâce à l'intervention de l'État, comme si les planificateurs pouvaient arriver à obtenir une information, dont ils ne peuvent jamais disposer dans la réalité. Pour les autrichiens, les théoriciens des défaillances de marché ne pècheraient pas par utopisme ; leur erreur, au contraire, serait de penser que le monde est bien pire que ce qu'il est en réalité. Car, en centrant leurs analyses sur l'équilibre, même comme point de référence, ils ignorent le processus réel de coordination existant dans le marché et ne se rendent pas compte que le déséquilibre, qu'ils critiquent tant, est en fait, plus qu'une imperfection ou une défaillance du marché, la caractéristique la plus naturelle du monde réel et que le processus réel de marché est, en tout cas, meilleur que n'importe quelle autre solution humainement accessible.

Les principaux problèmes théoriques qu'ont identifiés les économistes autrichiens dans le groupe des théoriciens des défauts du marché sont, par conséquent, et abstraction faite de l'analyse du choix public, les suivants : d'abord, ils ne tiennent pas compte de ce que les mesures d'intervention qu'ils préconisent pour faire approcher le monde réel du modèle d'équilibre peuvent affecter de façon très négative -et c'est ce qui se passe en réalité- le processus entrepreneurial de coordination qui a lieu dans le monde réel ; et, deuxièmement, ils présupposent que le responsable de l'intervention publique peut arriver à disposer d'une information très supérieure à celle qu'on peut, théoriquement, concevoir comme accessible.

La proposition des théoriciens de l'École Autrichienne consiste, donc, à dépasser les deux manières d'envisager l'équilibre (celle de l'École de Chicago et celle des théoriciens des défaillances du marché), et à recentrer la recherche, dans le domaine de notre science, sur le processus dynamique de coordination entrepreneuriale, qui conduirait, éventuellement, vers un équilibre toutefois inatteignable dans la vie réelle. On remplacerait ainsi le centre focal du travail de recherche, qui est actuellement le modèle d'équilibre, par l'analyse dynamique consistant à étudier les processus de marché ; et l'on éviterait alors les graves défauts qui affectent les deux courants de l'école néoclassique.

Deux exemples, l'un du domaine de la microéconomie, et l'autre de la macroéconomie, peuvent aider à éclairer la proposition des économistes autrichiens.

Le premier exemple concerne le développement moderne de la théorie de l'information, qui part, dans sa version de l'École de Chicago, du travail séminal de Stigler sur « The economics of information » (Stigler, 1961). Stigler et ses partisans de l'École de Chicago conçoivent l'information d'une manière objective, c'est-à-dire comme une marchandise qu'on vend et qu'on achète sur le marché en termes de coûts et de profits. On reconnaît l'ignorance existant dans le monde réel, mais on affirme qu'en tout cas, l'ignorance existante est le niveau « optimal » d'ignorance, car la recherche de nouvelle information, objectivement considérée, ne cesse que lorsque son coût marginal dépasse sa recette marginale.

Les théoriciens des « défaillances de marché », en commençant par Grossman et Stiglitz, développent, conformément à l'optique qui les caractérise, une analyse économique sur l'information, bien différente. Le monde réel se trouve, d'après eux, dans un équilibre inefficace, dans lequel ils détectent la « défaillance » suivante: comme les agents économiques pensent que les prix transmettent de l'information de manière efficace, il se produit un effet d'« usager gratuit » ou, si l'on préfère, de *free rider*, qui fait que les agents économiques ne se donnent pas la peine d'acquérir l'information supplémentaire, dont ils ont besoin, parce qu'elle est coûteuse. La conclusion est, pour eux, évidente : le marché tend à produire un volume d'information inefficacement bas, qui justifierait l'intervention de l'État chaque fois que ses profits dépasseraient les coûts de contrôle, etc., dérivés de cette intervention (Grossman et Stiglitz, 1980).

Comme nous l'avons déjà indiqué au début de ce livre, le principal problème de ces deux optiques, du point de vue de l'École Autrichienne, est qu'elles traitent l'information comme quelque chose d'objectif, c'est-à-dire comme si l'information était « donnée » à un certain endroit (bien qu'on ne sache pas toujours où). Les autrichiens considèrent, à la différence des deux optiques de l'École Néoclassique, que l'information ou connaissance est toujours quelque chose de subjectif, qui ne peut pas être donné, car les entrepreneurs la créent ou l'engendrent continuellement, quand ils s'aperçoivent d'une occasion de gain, c'est-à-dire de l'existence, dans la constellation toujours changeante des prix de marché, de désajustements ou incoordinations passés inaperçus. Cela fait qu'on ne peut pas considérer l'information entrepreneuriale en termes de coûts et de profits, parce qu'on ne connaît pas sa valeur tant qu'elle n'est pas découverte entrepreneurialement. Et si l'on ne peut pas faire cette évaluation maximisatrice en termes de coûts et de profits, toute l'analyse de l'information de l'École de Chicago s'effondre.

Par ailleurs, tant qu'on n'empêchera pas ou qu'on ne gênera pas le libre exercice de la fonction entrepreneuriale, on ne peut pas considérer qu'il y ait sous-production d'information sur le marché, car il n'existe aucun patron permettant de comparer si l'information réelle, créée et utilisée par le marché, est inférieure ou pas au soi-disant volume « optimal » d'information. Toute l'analyse sur l'impossibilité théorique du socialisme développée par les autrichiens est ici directement applicable, en ce sens que l'organe de contrôle ne pourra jamais dépasser la capacité créative et entrepreneuriale des agents économiques protagonistes des processus de marché. Comme on l'a vu, le père Juan de Mariana avait déjà indiqué, il y a très longtemps, qu'il est impensable que l'aveugle puisse guider ceux qui voient (même s'ils n'y voient *pas parfaitement*, ou même encore, s'ils sont borgnes).

Le deuxième exemple concerne les différentes hypothèses théoriques relatives au marché du travail. Il est bien connu que les théoriciens de la nouvelle macroéconomie classique de l'École de Chicago ont attaqué frontalement l'irrationalité implicite dans l'hypothèse keynésienne concernant le caractère des salaires et qui suppose qu'ils sont nominalement rigides à la baisse. Comme on l'a vu, l'École de Chicago estime que l'ignorance existant sur le marché est, par définition, « optimale ». C'est-à-dire que, si quelqu'un est sans emploi, cela est dû à ce qu'il préfère chercher un travail meilleur plutôt que d'accepter celui qu'on

lui offre ; on en conclut qu'il ne peut y avoir aucune sorte de chômage involontaire dans un marché réel. Et s'il existe des cycles économiques affectant l'emploi, ils sont dus soit à la succession de changements non anticipés dans l'offre monétaire, qui empêchent les agents de distinguer clairement entre les variations de prix relatifs ayant une cause réelle sous-jacente et les variations du niveau général des prix dues à l'inflation (Lucas, 1977) ; soit, simplement, à la brusque apparition de chocs externes d'offre ou de taux réel (Kydland et Prescott, 1982).

De leur côté, les nouveaux keynésiens (Shapiro et Stiglitz, 1984 ; Salop, 1979) ont développé différents modèles d'équilibre de sous-emploi, qui résultent de l'activité maximisatrice des agents opérant dans un contexte d'« hypothèse de salaire d'efficience ». Selon cette hypothèse, on ne considère pas que les salaires soient déterminés par la productivité, mais on estime, au contraire, que celle-ci est déterminée par les salaires. C'est-à-dire que les entrepreneurs maintiennent, afin de ne pas démotiver leurs employés, des salaires d'équilibre trop hauts, incapables de « vider » le marché du travail. Les deux optiques sont, de nouveau, hautement critiquables du point de vue de la conception dynamique du marché de l'École Autrichienne. En effet, considérer, comme le font les théoriciens de Chicago, que tout chômage est « volontaire », relève d'un manque total de réalisme, car c'est admettre qu'à tout moment, le processus réel de coordination, dans lequel consiste le marché, s'est déjà produit, et que l'état final de repos, décrit par le modèle d'équilibre, a été atteint. Cependant, le marché réel se trouve dans une « situation » permanente de déséquilibre et même, en l'absence de restrictions institutionnelles (lois de salaire minimum, interventions syndicales, etc.), il est tout à fait possible que beaucoup de travailleurs, désireux de travailler pour certains entrepreneurs déterminés (et vice versa), restent au chômage et n'arrivent jamais à les connaître ou à en être connus, ou, si cette connaissance a lieu, laissent passer l'occasion mutuellement avantageuse de signer un contrat de travail, tout simplement faute de la perspicacité entrepreneuriale suffisante.

Et en ce qui concerne, maintenant, les théoriciens de l'« hypothèse du salaire d'efficience », le fait de considérer qu'en l'absence de restrictions légales ou syndicales, les situations de chômage involontaire vont se maintenir indéfiniment à cause du « salaire d'efficience » choque frontalement avec le désir entrepreneurial des employés et des employeurs d'obtenir des profits et d'éviter les pertes. En effet, s'ils demandent un salaire trop élevé et ne trouvent pas d'emploi, les travailleurs tendront à

rabaisser leurs exigences ; et, si certains agents économiques paient trop cher, comme entrepreneurs, leurs travailleurs pour les maintenir satisfaits, et s'aperçoivent, ensuite, qu'ils pourraient embaucher des talents semblables ou meilleurs pour des salaires inférieurs, il est certain qu'ils finiront par se décider à changer de stratégie, ou s'y verront contraints, s'ils veulent survivre sur le marché. Et tout cela, sans qu'il soit besoin de mentionner que les nouveaux keynésiens ignorent les graves effets produits sur l'emploi par l'intervention étatique sur le marché du travail, entendu comme un processus dynamique.

Du point de vue de l'École Autrichienne, le cycle économique n'est un phénomène ni tout à fait externe, comme le diraient les théoriciens de Chicago (c'est-à-dire, produit par des changements non anticipés, choc réels, etc.), ni totalement endogène, comme le croient les keynésiens (c'est-à-dire, résultat de rigidités nominales ou réelles, ou de l'hypothèse du salaire d'efficacité, etc.). Pour les autrichiens, nous le savons, le cycle économique est plutôt le résultat d'institutions monétaires et de crédit (système bancaire de réserve fractionnaire organisé par une banque centrale) qui, bien que considérées aujourd'hui typiques du marché, ne sont pas nées de son évolution naturelle, mais ont été imposées de force de l'extérieur, et engendrent de graves désajustements dans le processus de coordination intertemporelle du marché (Huerta de Soto, 1998).

On peut donc conclure que la conception dynamique du marché, développée par les théoriciens de l'École Autrichienne, lime les imperfections et adoucit les conclusions extrêmes auxquelles aboutissent les deux courants de l'équilibre (celui de Chicago et celui des nouveaux keynésiens) ; elle fournit une dose de réalisme à l'analyse, qui évite les graves erreurs théoriques et de politique économique fondées sur les deux courants de la pensée néoclassique.

C'est pourquoi, il ne faut pas s'étonner si l'on considère que la Science Économique actuelle, dominée par le formalisme mathématique des théoriciens de l'équilibre des deux optiques, traverse : d'abord, la préoccupation prédominante des théoriciens pour les états d'équilibre, qui n'ont rien à voir avec la réalité, mais sont les seuls à pouvoir être analysés en utilisant des méthodes mathématiques ; deuxièmement, l'oubli total, ou l'étude, d'un mauvais point de vue, du rôle des processus dynamiques de marché et de la concurrence se produisant dans la vie réelle ; troisièmement, l'insuffisante attention prêtée au rôle que jouent dans le

marché l'information subjective, la connaissance et les processus d'apprentissage ; quatrième, l'usage indiscriminé des agrégats macroéconomiques et l'oubli, qu'il implique, de l'étude de la coordination entre les plans des agents individuels qui participent au marché. Toutes ces raisons expliquent l'absence de compréhension, de la part de la Science Économique actuelle, des problèmes les plus importants de la vie économique réelle de notre temps et, par suite, la situation de crise et de discrédit croissant où se trouve aujourd'hui notre discipline. Les raisons mentionnées ont toutes une cause commune : le manque de réalisme des hypothèses et la tentative d'application d'une méthodologie propre aux sciences naturelles à un domaine qui leur est totalement étranger : celui des sciences de l'action humaine. Et c'est précisément la situation actuelle de crise de la discipline qui explique, aussi, la renaissance importante que connaît l'École Autrichienne d'Économie depuis 1974 ; elle a été capable de présenter un paradigme alternatif, beaucoup plus réaliste, cohérent et fécond pour la reconstruction de notre Science.

7.2. Rothbard, Kirzner et la renaissance de l'École Autrichienne

La concession du prix Nobel d'Économie en 1974, l'année suivant la mort de Mises, à son disciple le plus brillant, F. A. Hayek, unie au discrédit croissant de la théorie macroéconomique keynésienne et des prescriptions interventionnistes manifestes à partir de la récession inflationniste des années soixante, a donné un élan international nouveau au développement doctrinal de l'École Autrichienne (Kirzner, 1987 : 148-150).

Deux des élèves les plus brillants de Mises aux États-Unis, Murray N. Rothbard et Israël M. Kirzner, ont joué un rôle protagoniste dans la renaissance de l'École Autrichienne.

Rothbard est né à New York en 1926 au sein d'une famille d'émigrants juifs originaire de Pologne. Il a été reçu docteur à l'Université de Columbia à New York, où il fit ses études sous le parrainage de son voisin, le célèbre économiste Arthur Burns. Il prit contact, par hasard, avec le séminaire que Ludwig von Mises tenait alors à l'Université de New York, et devint tout de suite un de ses disciples les plus jeunes, brillants et prometteurs. Rothbard est devenu, avec le temps, professeur d'Économie à l'Université Polytechnique de New York et, plus tard, professeur distingué d'Économie à l'Université de Nevada à Las Vegas jusqu'à sa mort inespérée, le 7

janvier 1995. Rothbard a été l'un des penseurs les plus cohérents, multidisciplinaires et tenaces de l'École Autrichienne et des fondements philosophiques jusnaturalistes du libéralisme économique. Il a laissé plus de vingt livres et des centaines d'articles, parmi lesquels d'importants ouvrages d'histoire économique, comme *America's Great Depression* (Rothbard, 1975), et d'importants travaux de théorie économique, parmi lesquels on doit citer son traité d'économie *Man, Economy and State* (Rothbard, 1993) et *Power and Market* (Rothbard, 1977). Enfin, Edward Elgar a publié récemment en Angleterre, en deux volumes, une anthologie de ses articles les plus importants de théorie économique, intitulée *The Logic of Action* (Rothbard, 1997 : vol. I et II). Edward Elgar a publié également en Angleterre les deux volumes de sa monumentale oeuvre posthume sur l'*Histoire de la pensée économique du point de vue de l'École Autrichienne* ; elle a été récemment traduite en espagnol (Rothbard, 1999 ; 2000).

Pour sa part, Israël M. Kirzner est né en Angleterre en 1930 et a fini, après diverses vicissitudes familiales, par faire des études de direction d'entreprise à l'Université de New York. Lui aussi entra, par hasard, en contact avec le grand autrichien (il lui restait quelques crédits à compléter pour finir sa licence et il choisit d'assister au séminaire dispensé par le professeur qui aurait le plus de publications et qui se trouva être Mises) et devint un participant assidu du séminaire de Mises à l'Université de New York. Kirzner s'est, en outre, rendu compte que sa vocation était d'enseigner, et il est devenu professeur d'Économie à l'Université même de New York ; il vient de prendre sa retraite. Il s'est spécialisé dans le développement de la conception dynamique et entrepreneuriale et dans l'étude de ses conséquences coordinatrices dans le marché ; il a écrit plusieurs livres importants sur ce sujet, parmi lesquels on doit citer *Competencia y empresarialidad* (Kirzner, 1998), *Perception, opportunity and profit* (Kirzner, 1979) et *Discovery and the capitalist process* (Kirzner, 1985). Kirzner a exploré également les implications de sa conception dynamique de l'entrepreneuriat, dans le domaine de l'*éthique sociale*, dans un livre publié en espagnol sous le titre *Creatividad, capitalismo y justicia distributiva* (Kirzner, 1995). Nous devons, enfin, à cet auteur de nombreux articles sur la théorie économique autrichienne en général et sur la fonction entrepreneuriale en particulier ; il a su y élaborer une vision des processus de marchés stimulés par l'entrepreneuriat très suggestive et perfectionnée ; elle a été exposée, en grande partie, au chapitre 2 de ce livre.

La renaissance de l'École Autrichienne se doit à un groupe important de jeunes théoriciens de plusieurs universités des États Unis et d'Europe. Parmi les universités américaines, il faut signaler l'Université de New York (avec Mario J. Rizzo et Israël M. Kirzner), la George Mason University (avec Peter J. Boettke, Donald Lavoie et Karen Vaughn) et la Auburn University (où travaillent les professeurs Roger Garrison, Joseph T. Salerno et Hans Hermann Hoppe), tandis que d'importants économistes autrichiens, comme Gérard P. O'Driscoll, Lawrence White et George Selgin, entre autres, professent dans d'autres institutions. Il faut citer, pour l'Europe, les professeurs Stephen Littlechild et Norman P. Barry, de l'Université de Buckingham ; les professeurs William J. Keizer et Gerrit Meijer en Hollande ; le professeur Raimundo Cubeddu en Italie ; les professeurs Pascal Salin, Jorg Guido Hülsmann, et Jacques Garello en France ; le professeur José Manuel Moreira, de l'Université d'Oporto, au Portugal, et en Espagne, un groupe croissant de professeurs et de chercheurs intéressés par l'École Autrichienne qui, conscient de la grande responsabilité universitaire et scientifique que suppose la reconnaissance de l'origine espagnole de l'École (expliquée au chapitre 3), se consolide rapidement dans notre pays (parmi eux, les professeurs Rubio de Urquía, José Juan Franch, Ángel Rodriguez, Oscar Vara, Javier Aranzadi del Cerro, Gabriel Calzada, Philipp Bagus, etc.).

Pendant les vingt cinq dernières années, les publications de livres et de monographies des auteurs de l'École Autrichienne d'Économie se sont multipliées, et il existe depuis deux ans deux revues scientifiques spécialisées, dans lesquelles ils publient le résultat de leurs recherches : *The Quarterly Journal of Austrian Economics*, publiée trimestriellement par Transaction Publishers aux États Unis, la *Review of Austrian Economics*, qui paraît deux fois par an, publiée par *Kluwer Academic Publishers* en Hollande, et *Procesos de Mercado*, publiée par l'Université Rey Juan Carlos de Madrid.

Enfin, différents congrès et rencontres internationales ont lieu régulièrement, où l'on débat vivement des apports contemporains les plus polémiques et les plus nouveaux de l'École Autrichienne moderne d'Économie, et auxquels assistent des professeurs et des chercheurs du monde entier, spécialistes de cette tendance.

7.3. Programme actuel de recherche de l'École Autrichienne et sa prévisible contribution à l'évolution et au développement futur de la Science Économique

La chute du mur de Berlin et, avec lui, du socialisme réel a eu une forte répercussion sur le paradigme néoclassique, dominant jusqu'à maintenant, et en général sur la façon de travailler en science économique. Il semble évident que quelque chose n'a pas fonctionné en science économique, quand un évènement aussi grave, la rare exception de l'École Autrichienne mise à part, n'a pas pu être analysé convenablement ni prévu par le paradigme néoclassique. Nous sommes heureusement, aujourd'hui, et grâce à ce coup dur, en mesure d'évaluer correctement la nature et la mauvaise graduation des « lunettes théoriques » du paradigme néoclassique, qui a empêché jusqu'à maintenant, en grande mesure, d'apprécier et d'interpréter de façon suffisamment claire les évènements sociaux les plus importants. De plus, il ne sera pas besoin de partir de zéro pour réaliser la nécessaire reconstruction de la Science Économique, car une grande partie des instruments analytiques à utiliser à partir de maintenant ont déjà été élaborés et perfectionnés précisément par suite du besoin, pour les théoriciens de l'École Autrichienne, d'expliquer, de défendre et de clarifier leurs positions au cours des débats successifs contre les défenseurs du paradigme scientiste, auxquels ils ont été mêlés depuis la fondation de l'École.

Bien qu'il ne soit pas possible d'énumérer ici tous les secteurs de notre discipline touchés par la situation actuelle, et moins encore de développer en détail le contenu nouveau qu'ils peuvent acquérir grâce aux apports de l'École Autrichienne, on peut, cependant, en citer quelques uns, à titre d'exemple.

Il faut citer d'abord la *théorie de la coercition institutionnelle*, qui naît comme une généralisation de l'analyse autrichienne du socialisme. On a déjà commenté, en effet, que tout acte entrepreneurial suppose la découverte d'une information nouvelle, sa transmission dans le marché, et la coordination des comportements désajustés des êtres humains, tout cela d'une manière évolutive et spontanée, qui rend possible la vie en société. Il est donc évident que l'exercice systématique et institutionnel de la

coercition, que supposent le socialisme et l'interventionnisme, empêchent, dans une plus ou moins grande mesure, non seulement la création et la transmission de l'information, mais, ce qui est plus grave, le processus spontané de coordination des comportements désajustés des êtres humains, et, donc, la survivance coordonnée du processus social. Il s'ouvre ainsi tout un domaine nouveau de recherche pour analyser les désajustements que produit l'interventionnisme économique dans toutes et chacune des parcelles qu'il affecte, et c'est là un des secteurs prometteurs pour le futur travail de recherche des spécialistes de notre discipline.

Deuxièmement, il faut abandonner la -très répandue- théorie fonctionnelle de la détermination des prix et la remplacer par une *théorie des prix* qui explique qu'ils se forment de façon dynamique et sont le résultat d'un processus séquentiel et évolutif animé par la force de la fonction entrepreneuriale ; c'est-à-dire par les actions humaines des acteurs impliqués, et non par l'intersection de courbes ou fonctions plus ou moins mystérieuses et, en tout cas, dénuées d'entité réelle, car l'information hypothétiquement nécessaire pour les connaître et les tracer n'existe même pas dans l'esprit des acteurs impliqués.

Troisièmement, il faut mentionner le développement de la théorie autrichienne de la *concurrence* et du *monopole* : elle exige d'abandonner et de reconstruire la grossière théorie statique des marchés, développée dans les livres de classe, et de la remplacer par une théorie de la concurrence entendue comme un processus dynamique de rivalité nettement entrepreneuriale, qui prive d'importance et rend inexistants les problèmes de monopole pris dans leur sens traditionnel, et fixe son attention sur les restrictions institutionnelles au libre exercice de l'entrepreneurialité dans n'importe quel secteur du marché. De plus, un important corollaire de politique économique de l'analyse autrichienne sur la concurrence et le monopole est celui de la nécessité de reconsidérer toute la politique et la législation *anti-trust*, qui, du point de vue autrichien, devient, en grande mesure, préjudicielle et superflue (Kirzner, 1998-1999 : 67-77 ; Armentano, 1972).

Quatrièmement, la conception subjectiviste de l'École Autrichienne affecte profondément, comme on l'a vu, la théorie du capital et de l'intérêt. Il est nécessaire d'inclure de nouveau la théorie du capital dans les programmes d'études des facultés d'Économie, de façon à résoudre les insuffisances actuelles de la conception macroéconomique qui ignore les processus de

coordination microéconomiques observables dans la structure productive du monde réel.

Cinquièmement, la *théorie de la monnaie, du crédit et des marchés financiers* est peut-être, du point de vue de l'École Autrichienne, le défi théorique le plus important pour notre science dans un futur proche. Car le « gap théorique » que représentait l'analyse du socialisme étant couvert, le domaine le moins bien connu et, en même temps, le plus important est le domaine monétaire, dans lequel la coercition systématique des banques centrales, les erreurs méthodologiques et la confusion théorique règnent encore abondamment. Les relations sociales auxquelles est mêlée la monnaie sont, de loin, les plus abstraites et les plus difficiles à comprendre ; de sorte que la connaissance qu'elles créent est la plus vaste, la plus complexe et la plus insaisissable, ce qui fait que l'intervention dans ce domaine est, de loin, la plus nocive et préjudicielle et, en dernier ressort, la responsable directe de l'apparition successive et régulière des récessions économiques (Huerta de Soto, 1998).

La *théorie de la croissance et du sous-développement économique*, fondée sur l'équilibre et sur les agrégats macroéconomiques, a été élaborée sans tenir compte du véritable protagoniste du processus : l'être humain avec sa perspicacité et sa capacité créative entrepreneuriale. Il faut, donc, reconstruire toute la théorie de la croissance et du sous-développement, en éliminant les éléments justificatifs de la coercition institutionnelle, qui la rendaient, jusqu'à maintenant, nocive et stérile, et en l'axant sur l'étude théorique des processus de découverte des occasions de développement : celles-ci demeurent inexploitées faute de l'élément entrepreneurial indispensable qui est, assurément, la clef pour sortir du sous-développement.

Il faut dire, à peu près, la même chose au sujet de l'*économie dite du bien-être* qui, fondée sur le fantasmagorique concept parétien d'efficacité, est sans intérêt et inutile, car son utilisation opérative exige un contexte statique et de pleine information qui n'existe jamais dans la vie réelle. L'efficacité, par conséquent, dépend, plus que des critères parétiens, de la capacité de la fonction entrepreneuriale et doit être définie en fonction de celle-ci, pour coordonner spontanément les désajustements apparaissant dans les situations de déséquilibre (Cordato, 1992).

La *théorie des biens « publics »* a toujours été construite dans les termes

strictement statiques du paradigme de l'équilibre, qui présuppose que les circonstances déterminant l'« offre conjointe » et la « non rivalité dans la consommation » sont données et ne vont pas changer. Du point de vue de la théorie dynamique de la fonction entrepreneuriale, toute situation apparente de bien public crée une occasion claire d'être découverte et éliminée par la créativité entrepreneuriale correspondante dans les domaines juridique et/ou technologique ; ainsi, dans la perspective de l'École Autrichienne, l'ensemble de biens publics tend à se vider, et ,ainsi, disparaît l'un des alibis les plus utilisés pour justifier, dans beaucoup de secteurs sociaux, l'intervention étatique en matière économique.

Nous pouvons aussi mentionner le programme de recherche que les théoriciens autrichiens développent dans le domaine de l'école du *choix public* et de *l'analyse économique du droit et des institutions* ; ces domaines de recherche luttent, actuellement, pour se débarrasser de l'influence malsaine du modèle statique fondé sur la pleine information, et qui a donné lieu, chez les néoclassiques, à une analyse pseudoscientifique de nombreuses normes, sur la base d'hypothèses méthodologiques identiques à celles qu'on voulut utiliser, à l'époque, pour justifier le socialisme (pleine information) et qui ne tiennent pas compte de l'analyse dynamique et évolutive des processus sociaux de type spontané créés et stimulés par l'entrepreneuralité. Les théoriciens de l'École Autrichienne considèrent qu'il est évidemment contradictoire de prétendre analyser les normes et les règles juridiques en se fondant sur un paradigme qui, comme le néoclassique, présuppose, dans un contexte de constance, l'existence de pleine information (en termes de certitude ou de probabilité) sur les profits et les coûts en dérivant. En effet, si cette information existait, les règles et les normes ne seraient pas nécessaires et pourraient être remplacées plus efficacement par de simples directives. Si quelque chose justifie et explique l'apparition évolutive du droit, c'est bien l'ignorance indéracinable dans laquelle l'être humain se trouve constamment.

Les apports des théoriciens autrichiens en général et d'Hayek en particulier ont donné un élan révolutionnaire à la *théorie de la population*. L'homme, en effet, n'est pas, pour les autrichiens, un facteur homogène de production, mais il est doté d'une capacité créative innée, de type entrepreneurial, de sorte que la croissance de la population, loin de supposer un frein ou un obstacle au développement économique, est, à la fois, le moteur et la condition nécessaire pour qu'il se réalise. On a, en outre, démontré que le développement de la civilisation implique une division -toujours croissante-

horizontale et verticale de la connaissance pratique, qui ne devient possible que s'il y a, parallèlement au progrès de la civilisation, une augmentation du nombre d'êtres humains capable de supporter le volume croissant d'information pratique utilisée au niveau social (Huerta de Soto, 1992 : 80-82). Ces idées ont été développées, à leur tour, par d'autres chercheurs d'influence autrichienne qui, comme Julian L. Simon, les ont appliquées à la théorie de la croissance démographique des pays du Tiers Monde et à l'analyse des effets économiques avantageux de l'immigration (Simon, 1989 et 1994).

Enfin, les apports des économistes autrichiens acquièrent une très grande importance dans le domaine de l'*analyse théorique de la justice et de l'éthique sociale*. Ainsi, par exemple, on remarque non seulement l'analyse critique d'Hayek du concept de justice sociale contenue dans le volume II de *Droit, législation et liberté*, mais aussi l'ouvrage récent, déjà cité, concernant *Créativité, capitalisme et justice distributive* écrit par Kirzner, et où il démontre que tout être humain a droit aux résultats de sa propre créativité entrepreneuriale ; analyse qui perfectionne et complète celle effectuée auparavant, dans le même sens, par Robert Nozick (Nozick, 1988). En dernier lieu, l'un des plus brillants disciples de Rothbard, Hans Hermann Hoppe, a réalisé une brillante justification aprioristique du droit de propriété et du marché libre, en partant du critère habermasien selon lequel l'argumentation présuppose l'existence et le respect préalable de la propriété de toute personne sur son propre corps et ses attributs ; on déduit logiquement de ce critère toute une théorie sur le marché libre et le capitalisme (Hoppe, 1989), qui est complémentaire de la justification jusnaturaliste de la liberté que Rothbard expose dans son traité classique sur *L'éthique de la liberté* (Rothbard, 1995).

On pourrait mentionner beaucoup d'autres domaines de recherche, auxquels le programme de la nouvelle École Autrichienne d'Économie aura à s'intéresser très utilement. Mais nous estimons qu'on a suffisamment illustré, avec cette brève référence aux secteurs mentionnés, la voie future de la Science Économique, une fois débarrassée des vices théoriques et méthodologiques dont elle était, jusqu'à maintenant, sérieusement atteinte. De sorte que l'adoption généralisée du point de vue autrichien devra déboucher, au siècle prochain, sur une science sociale au service de l'humanité, beaucoup plus réaliste, plus ample, plus riche et plus explicative.

7.4. Réponses à quelques critiques et commentaires

Nous allons répondre maintenant à quelques unes des critiques faites habituellement au paradigme autrichien et dont nous estimons, pour les raisons que nous allons exposer, qu'elles ne sont pas fondées. Les critiques les plus couramment faites aux autrichiens sont les suivantes :

A) « les deux optiques (l'autrichienne et la néoclassique) ne sont pas incompatibles, mais plutôt complémentaires

Telle est la thèse défendue par les auteurs néoclassiques désireux de maintenir une position éclectique qui ne soit pas ouvertement opposée à l'École Autrichienne. Cependant, les autrichiens considèrent que cette thèse n'est, en général, qu'une conséquence regrettable du nihilisme propre au naturalisme méthodologique, d'après lequel toute méthode est valable et le seul problème de la Science Économique consiste à choisir, pour chaque problème, la méthode la mieux adaptée. Les auteurs autrichiens considèrent, au contraire, qu'il s'agit là d'un essai d'immunisation du paradigme néoclassique face aux puissants arguments critiques que la méthodologie autrichienne a déployés contre lui. La thèse de la compatibilité serait fondée si la méthode néoclassique (basée sur l'équilibre, la constance et le concept étroit d'optimisation et de rationalité) correspondait à la véritable façon d'agir des êtres humains et ne tendait pas, comme le croient les autrichiens, à vicier sérieusement l'analyse théorique. D'où la grande importance de réélaborer les conclusions théoriques néoclassiques, mais selon la méthodologie subjectiviste et dynamique des autrichiens, afin de mettre en évidence les conclusions théoriques néoclassiques qu'il faut abandonner en raison des vices présentés par leur analyse. Car il est inconcevable d'inclure dans le paradigme néoclassique des réalités humaines qui, comme l'entrepreneuralité créative, dépassent de loin son schéma conceptuel de catégories. L'essai de faire entrer de force dans le corset néoclassique les réalités subjectives de l'être humain, qu'étudient les autrichiens, conduit inévitablement soit à une caricature grossière de celles-ci, soit à la faillite de l'optique néoclassique, surpassée par le schéma conceptuel plus réaliste, plus complet, plus riche et plus explicatif de l'optique autrichienne.

B) « Les autrichiens ne devraient pas reprocher aux néoclassiques d'utiliser des hypothèses simplifiées, qui aident à comprendre la réalité »

Face à cet argument, si couramment utilisé, les économistes autrichiens répondent que simplifier une hypothèse est une chose, mais que l'hypothèse soit complètement irréaliste en est une autre, très différente. Ce que les autrichiens reprochent aux néoclassiques, ce n'est pas la simplification de leurs hypothèses, mais, précisément, le fait qu'elles soient contraires à la réalité empirique de la manifestation et de la façon d'agir de l'être humain (façon dynamique et créative). C'est, donc, l'irréalisme essentiel (et non la simplification) des hypothèses néoclassiques qui tend, du point de vue autrichien, à mettre en danger la validité des conclusions théoriques, auxquelles les néoclassiques croient aboutir dans leur analyse des différents problèmes d'économie appliquée qu'ils étudient.

C) « Les autrichiens ne réussissent pas à formaliser leurs propositions théoriques »

C'est là, par exemple, le seul argument que formule Stiglitz contre l'École Autrichienne, dans son récent ouvrage de critique aux modèles d'équilibre général (Stiglitz, 1994 : 24-26). Nous avons déjà expliqué les raisons pour lesquelles la plupart des économistes autrichiens ont montré, dès le début, une grande réticence à utiliser le langage mathématique dans notre science. L'utilisation du formalisme mathématique constitue, pour eux, un vice plus qu'une vertu, car il consiste en un langage symbolique qui s'est construit selon les exigences du monde des sciences naturelles, du génie civil et de la logique, où le temps subjectif et la créativité entrepreneuriale brillent par leur absence ; de sorte qu'il a tendance à ignorer les caractéristiques les plus essentielles de la nature de l'être humain, protagoniste des processus sociaux que les économistes devraient étudier.

Les mathématiciens n'ont toujours pas répondu (à supposer qu'ils puissent le faire) au défi de concevoir et de développer toute une nouvelle « mathématique », capable de permettre l'analyse de la capacité créative de l'être humain avec toutes ses implications ; sans, donc, avoir recours aux postulats de constance, qui procèdent du monde de la physique, et selon lesquels se sont développés tous les langages mathématiques connus jusqu'à présent. À notre avis, cependant, le langage scientifique idéal pour

traiter cette capacité créative est, précisément, celui que les êtres humains eux-mêmes ont spontanément créé, au cours de leur activité entrepreneuriale quotidienne, et qui se concrétise dans les divers idiomes et langages verbaux utilisés aujourd'hui dans le monde.

D) « Les autrichiens produisent très peu de travaux de type empirique »

C'est là la critique la plus fréquente faite à l'École Autrichienne de la part des empiristes. Bien que les autrichiens attachent une très grande importance au rôle de l'histoire, ils reconnaissent que leur activité scientifique se développe dans un domaine très différent, celui de la théorie, qu'il faut connaître avant de l'appliquer à la réalité ou de l'illustrer par des faits historiques. Il existe, au contraire, pour les autrichiens, un excès de travaux empiriques et une relative pénurie d'études théoriques capables de nous permettre de comprendre et d'interpréter ce qui se passe dans la réalité. De plus, les hypothèses méthodologiques de l'École Néoclassique (équilibre, maximisation et constance dans les préférences), bien que facilitant apparemment la réalisation d'études empiriques et la « vérification » de certaines théories, cachent souvent les relations théoriques concrètes, et peuvent, ainsi, conduire à de graves erreurs théoriques et d'interprétation de ce qui se passe en réalité à chaque moment et dans chaque circonstance concrète de l'histoire.

E) « Les autrichiens renoncent à la prédiction en matière économique »

Nous avons vu que les autrichiens sont très humbles et très prudents au sujet des possibilités de prédiction scientifique du futur en matière économique et sociale. Ils se préoccupent plutôt de construire un schéma ou un arsenal de concepts et de lois théoriques qui permettent d'interpréter la réalité et aident les hommes qui agissent (entrepreneurs) à prendre des décisions avec le plus de chances de succès. Bien que les « prédictions » des autrichiens soient seulement qualitatives et faites en termes strictement théoriques, comme leurs hypothèses d'analyse sont beaucoup plus réalistes (processus dynamiques et de créativité entrepreneuriale), il se trouve qu'en pratique et paradoxalement, leurs conclusions et leurs théories ont beaucoup plus de chances que celles de l'École Néoclassique de « faire des prédictions » justes, dans le domaine de l'action humaine. Deux exemples en sont la prédiction de la chute du socialisme réel, implicite dans l'analyse

de Mises sur l'impossibilité du socialisme, et la prédiction que firent les autrichiens de la Grande Dépression de 1929. Chose curieuse, aucun de ces événements historiques transcendants n'ont été prédits par les économistes néoclassiques.

F) « Les autrichiens manquent de critères empiriques pour valider leurs théories »

Selon cette critique, souvent faite par les empiristes souffrant du complexe de l'apôtre Saint Thomas « tant que je ne verrai pas, je ne croirai pas », on ne peut savoir, à coup sûr, quelles sont les théories économiques non correctes qu'en ayant recours à la réalité empirique. Nous l'avons vu, ce point de vue ignore qu'en économie, l'« évidence » empirique est toujours discutable car elle concerne des phénomènes historiques de nature complexe, qui ne permettent pas des expériences de laboratoires, où l'on isolerait les phénomènes importants et on maintiendrait constants les autres aspects pouvant avoir une influence. C'est-à-dire que les lois économiques sont toujours des lois *ceteris paribus*, alors que cette hypothèse de constance ne se rencontre jamais dans la réalité historique. D'après les autrichiens, la validation des théories peut parfaitement se faire en éliminant continuellement les vices de la chaîne correspondante de raisonnements logico-déductifs, en analysant et en révisant les maillons du processus de développement logico-déductif des différentes théories et en faisant très attention quand, au moment d'appliquer les théories à la réalité, il faudra juger si leurs *hypothèses* concordent ou non avec le cas historique concret analysé. Étant donné la structure logique uniforme de l'esprit humain, cette continuelle activité de validation que proposent les autrichiens est plus que suffisante pour atteindre un accord intersubjectif entre les différents protagonistes du travail scientifique ; accord qui, cependant, et malgré les apparences, est beaucoup plus difficile à atteindre, en pratique, en ce qui concerne les phénomènes empiriques, qui sont toujours susceptibles, étant donné leur caractère très complexe, des interprétations les plus diverses et les plus contradictoires.

G) « L'accusation de dogmatisme »

Cette accusation est de moins en moins fréquente, grâce à l'importante renaissance de l'École Autrichienne ces dernières années et au fait que les

économistes la comprennent mieux. Cependant, beaucoup d'économistes néoclassiques sont tombés, autrefois, dans la tentation facile de discréditer globalement tout le paradigme autrichien ; ils l'ont qualifié de « dogmatique », sans se donner la peine d'étudier en détail ses différents aspects et d'essayer de répondre aux critiques qu'il présentait.

Bruce Caldwell, entre autres, s'est montré spécialement critique vis-à-vis de cette attitude néoclassique de mépris et d'indifférence à l'égard des positions des méthodologues autrichiens, qu'il a qualifiée de dogmatique et d'antiscientifique et ne considère nullement justifiée du point de vue scientifique. Ainsi, Caldwell, critiquant la position de Samuelson vis-à-vis des autrichiens, se demande : « Quelles raisons se cachent derrière cette réponse presque antiscientifique à la praxéologie ? Elles révèlent, en tout cas, une méfiance pratique : le capital humain de la plupart des économistes se trouverait terriblement réduit et deviendrait obsolète, si la praxéologie devenait opérante, de façon générale, dans la discipline. Mais la raison principale, pour laquelle on refuse la méthodologie de Mises n'est pas aussi pragmatique. En bref : la préoccupation des autrichiens pour les « fondements ultimes » de la Science Économique doit paraître absurde, sinon perverse, à tous les économistes qui ont appris avec discipline la méthodologie de Friedman et sont donc convaincus que les hypothèses n'ont pas d'importance et que la prédiction est la clef... Indépendamment de ses motifs, cette réaction contre la praxéologie, de la part du paradigme dominant, a été dogmatique et, essentiellement antiscientifique » (Caldwell, 1994 : 118-119).

Car, paradoxalement, l'arrogance et le dogmatisme résultent, en réalité, de la façon dont les économistes néoclassiques présentent ce qu'ils considèrent comme le point de vue le plus caractéristique de l'économie : ils le centrent exclusivement sur les principes de l'équilibre, de la maximisation et de la constance dans les préférences. Ils prétendent, ainsi, s'arroger le monopole de la conception du « domaine économique », et font silence autour d'autres conceptions qui, comme celle des autrichiens, leur disputent le champ de la recherche scientifique avec un paradigme plus riche et plus réaliste. Nous souhaitons, pour le bien du développement futur de notre discipline, que ce dogmatisme déguisé (qu'on se rappelle, par exemple le cas de Becker, 1995) disparaisse définitivement.

7.5. Conclusion : une évaluation comparative du paradigme autrichien

L'évaluation des succès des résultats comparatifs des différents paradigmes est habituellement faite par les économistes néoclassiques, en accord avec l'essence de leur position méthodologique, en termes strictement empiriques et quantitatifs. Ainsi, par exemple, considèrent-ils généralement qu'il faut voir dans le *nombre* de spécialistes qui l'adoptent un critère déterminant du « succès » d'une position méthodologique. Ils mentionnent souvent, aussi, la *quantité* de problèmes concrets qui ont, apparemment, été « résolus » en termes opérants par l'optique dont il s'agit. Cependant, l'argument « démocratique » relatif au nombre de scientifiques suivant un certain paradigme est bien peu convainquant (Yeager, 1997 : 153, 165). Il ne s'agit pas seulement du fait que, dans l'histoire de la pensée humaine, y compris en sciences naturelles, la plupart des scientifiques se sont souvent trompés, mais qu'en plus, on se trouve, en matière économique, face à un problème supplémentaire : l'évidence n'est jamais indiscutable, de sorte que les doctrines erronées ne sont ni identifiées ni répudiées immédiatement.

En outre, lorsque les analyses théoriques fondées sur l'équilibre reçoivent une confirmation empirique apparente, même si la théorie économique sous-jacente est erronée, on peut les considérer valables pendant très longtemps ; et, quoique l'erreur ou le vice théorique, qu'elles contiennent, finisse par apparaître, comme ces analyses étaient liées à la solution opérante de problèmes historiques concrets, lorsque ceux-ci ne sont plus d'actualité, l'erreur théorique commise dans l'analyse passe inaperçue ou presque.

Si on ajoute à cela qu'il a existé jusqu'à présent (et il existera sans doute dans le futur) une demande naïve mais importante et effective, de la part de nombreux agents sociaux (surtout d'autorités publiques, de leaders sociaux et de citoyens en général), de prédictions concrètes et d'analyses empiriques et « opérantes » portant sur les diverses mesures possibles de politique économique et sociale, on comprend qu'une telle demande (comme celle d'horoscopes et de prédictions astrologiques) tende à être satisfaite, sur le marché, par une offre d'« analystes » et d'« ingénieurs sociaux » donnant à leurs clients ce qu'ils désirent, en conservant une apparence de respectabilité et de légitimité scientifiques.

Cependant, comme l'indique Mises, « l'apparition de l'économiste professionnel est une séquelle de l'interventionnisme, et ce n'est aujourd'hui qu'un spécialiste qui essaie de découvrir les formules permettant au gouvernement de mieux intervenir dans la vie commerciale. Ce sont des experts en matière de législation économique, législation qui n'aspire actuellement qu'à perturber le libre fonctionnement de l'économie de marché » (Mises, 1995 : 1027). Que le comportement des membres d'une profession de spécialistes en intervention soit, en dernier ressort, le juge final qui doive se prononcer sur un paradigme qui, comme l'autrichien, délégitime méthodologiquement les mesures d'intervention qu'ils préconisent, est quelque chose qui prive de son sens l'argument « démocratique ». Si on reconnaît, en plus, qu'en matière économique, à la différence de ce qui se passe dans le domaine du génie civil et des sciences naturelles, il se produit parfois, plus qu'un progrès continu, des reculs et des erreurs importants, que l'on met longtemps à détecter et à corriger, on ne peut pas, non plus, accepter, comme critère définitif du succès, le nombre de solutions opérantes apparemment réussies, car ce qui semble aujourd'hui « correct » en termes opérants peut apparaître demain fondé sur des formulations théoriques erronées.

Nous proposons, face aux critères empiriques du succès, un *critère qualitatif*. Selon ce critère, un paradigme aura eu d'autant plus de succès qu'il aura donné lieu à un plus grand nombre de développements théoriques corrects, d'une importance transcendante pour l'évolution de l'humanité. Il est évident, de ce point de vue, que l'optique autrichienne dépasse nettement la néoclassique. Les autrichiens ont été capables d'élaborer une théorie sur l'impossibilité du socialisme qui, si on en avait tenu compte à temps, aurait évité d'énormes souffrances pour le genre humain. La chute historique du socialisme réel a, en outre, illustré et manifesté l'importance et la véracité de l'analyse autrichienne. Il s'est produit quelque chose de semblable, comme on l'a indiqué, à propos de la Grande Dépression de 1929, et dans beaucoup d'autres domaines, dans lesquels les autrichiens ont développé leur analyse dynamique sur les effets d'incoordination de l'intervention de l'État. Ainsi, par exemple, en matière monétaire et de crédit, dans le domaine de la théorie des cycles économiques, dans ceux de la réélaboration de la théorie dynamique de la compétence et du monopole, de l'analyse de la théorie de l'interventionnisme, de l'articulation de nouveaux critères d'efficacité dynamique qui substituent les critères parétiens traditionnels, de l'analyse critique du concept de « justice

sociale », et, en somme, en ce qui concerne la meilleure et supérieure compréhension du marché en tant que processus d'interaction sociale stimulé par la force entrepreneuriale. Tous ces exemples le sont de succès qualitatifs importants de l'optique autrichienne qui contrastent avec les graves lacunes et insuffisances (ou échecs) de l'optique néoclassique, parmi lesquelles on remarque spécialement son incapacité avouée à reconnaître et à prévoir à temps l'impossibilité et les conséquences préjudiciables du système économique socialiste. Ainsi, l'économiste néoclassique de l'École de Chicago Sherwin Rosen a fini par reconnaître que « l'effondrement de la planification centrale durant la dernière décennie a été une surprise pour la plupart d'entre nous » (Rosen, 1997 : 139-152). Un autre économiste surpris fut Ronald H. Coase, pour qui « rien de ce que j'avais lu ou savais ne suggérait que l'effondrement du système socialiste allait se produire » (Coase, 1997 : 45).

Et il y a même certains économistes néoclassiques, très courageux, comme Mark Blaug, qui ont finalement déclaré leur apostasie du modèle d'équilibre général et du paradigme statique néoclassique walrasien, et ont conclu : « j'ai fini par me rendre compte, lentement et avec une extrême réticence, que les théoriciens de l'École Autrichienne avaient raison et que tous les autres étions dans l'erreur » (Blaug et De Marchi, 1991 : 508). Et plus récemment, Blaug lui-même a de nouveau fait allusion au paradigme néoclassique, à propos de son application pour justifier le système socialiste, comme à quelque chose de « si naïf du point de vue administratif, qu'il en est ridicule. Seuls ceux qui sont imbus de la théorie de l'équilibre statique et de la concurrence parfaite ont pu avaler une sottise pareille. J'ai été l'un de ceux qui ont avalé cette conception quand j'étais étudiant, dans les années cinquante, et aujourd'hui je ne puis que m'étonner de mon propre défaut de perspicacité » (Blaug, 1993 : 1571).

Ce qui paraît clair c'est que, si l'on désire vaincre l'inertie que suppose la constante demande sociale de prédictions concrètes, de recettes d'intervention et d'études empiriques, qui sont facilement acceptées même si elles comportent des vices importants du point de vue théorique, cachés dans un contexte empirique où il est difficile d'atteindre des évidences indiscutables à l'égard des conclusions présentées, il faudra étendre et approfondir, dans le domaine de notre Science, l'optique subjectiviste proposée par l'École Autrichienne. C'est pourquoi, la *Methodenstreit* de l'École Autrichienne continuera tant que les êtres humains préféreront les doctrines les satisfaisants dans chaque cas concret à celles théoriquement

justes et tant que prévaudra cet orgueil traditionnel ou cette arrogance rationaliste fatale de l'être humain qui le conduit à supposer qu'il dispose, dans chaque circonstance historique concrète, d'une information très supérieure à celle qu'il peut réellement arriver à posséder (Hayek, 1997b). Face à ces dangereux travers de la pensée humaine, qui tendront toujours à se manifester de façon récurrente, nous ne disposons que de la méthodologie beaucoup plus réaliste, plus féconde et plus humaniste, développée, jusqu'à présent, par les théoriciens de l'École Autrichienne et qui, espérons-le, aura une influence de plus en plus grande dans l'avenir de l'économie.